

UNE PREMIÈRE A BRUXELLES

THÉÂTRE DE LA MONNAIE. — *Yolande*, drame en musique en un acte, paroles et musique de M. Albéric Magnard.

Bruxelles, 29 décembre.

Le théâtre royal de la Monnaie est hospitalier, quand il veut, aux auteurs français dédaignés dans leur patrie. Il met parfois de l'amour-propre à les venger des dédains que leur a fait subir leur ingrate patrie. C'est un rôle généreux, dont il faut lui savoir gré. Peut-être pourrait-il l'étendre, plus utilement qu'il ne fait, à des œuvres de sérieux mérite, que leur présentent des compositeurs de renom, même quand ces compositeurs n'ont pas de puissants appuis et de fortes influences qui le puissent récompenser de sa générosité. Mais ce sont là des choses qui ne nous regardent pas, ou qu'il faut se contenter de regretter. Quand l'hospitalité de la Monnaie, même incomplètement désintéressée, se porte sur des œuvres de valeur, nous n'avons pas à nous plaindre. Il n'en a pas toujours été ainsi. Mais c'est bien le cas, cette fois, pour l'acte inédit dont nous venons d'avoir la primeur. Non seulement cette œuvre est méritante, mais c'est même une œuvre de combat. Je ne pense pas que, à Paris même, où l'auteur dispose cependant de nombreuses sympathies, *Yolande* eût été acceptable comme elle a pu l'être à Bruxelles, devant un public, certes très mélangé et où les « initiés » ne formaient point majorité, mais qui, préparé de longue date aux tentatives artistiques les plus audacieuses, par une fréquentation assidue avec Wagner et par divers essais de ses plus farouches adeptes, pouvait tout entendre. M. Albéric Magnard, élève de M. Vincent d'Indy, n'est pas, en effet, un rétrograde; les quelques compositions symphoniques et vocales de lui, entendues de loin en loin dans les concerts parisiens et bruxellois, l'avaient déjà fait connaître comme un des adeptes les plus intransigeants de la nouvelle école, de l'école de demain; son début au théâtre ne vient pas démentir cette réputation-là, — bien au contraire!

M. Magnard s'est fait son propre librettiste. Il a écrit son texte en prose, et intitulé son œuvre « drame en musique ». L'histoire qu'elle raconte a la simplicité et la naïveté touchante des légendes mystiques, chères, non sans raison, à l'école wagnérienne. Qu'on en juge.

Yolande est une châtelaine, une belle et jeune châtelaine du douzième siècle, que l'absence de son époux, Roland le Hardi, parti depuis deux ans pour guerroyer en Palestine, plonge dans la désolation la plus profonde.

En vain Jeanne, sa nourrice, essaye de la gronder maternellement. *Yolande* appartient toute au souvenir de l'être cher qu'elle croit avoir perdu.

Tout à coup, on entend des sons de trompettes, et un homme d'armes se précipite dans la chambre où se tient *Yolande*, pour lui annoncer qu'une bande armée approche du château. C'est Roland le Hardi qui revient. Le voici lui-même qui s'avance vers sa femme... Mais, comme elle veut se hausser jusqu'aux lèvres de Roland pour lui donner un baiser, *Yolande* rend l'âme de bonheur.

« Roland, je vous revois, exclame-t-elle, et je meurs bien heureuse. »

Roland, affolé, appelle à son aide le chapelain, qui « se connaît aux remèdes ». Mais les soins du chapelain ne parviennent pas à rappeler à la vie la pâle châtelaine.

On transporte le corps d'*Yolande* sur son lit. Roland chasse ses serviteurs, et la douce Jeanne, et le chapelain, qui s'enfuient effrayés.

Et Roland, s'agenouillant au pied du lit, veut se donner la mort.

Mais *Yolande* apparaît au pauvre éperdu, baignée d'une lumière éclatante. Et le doux fantôme parle à Roland : — « La bonté divine est vigilante, et c'est pour ramener la brebis égarée que le Seigneur a permis ce miracle. Vous alliez détruire cette vie, dont lui seul est le maître. Un instant de folie, et c'était entre nous un abîme de ténèbres. Mais votre âme, dans sa prison obscure, ne saurait comprendre les voluptés du Paradis, la joie de contempler face à face l'Éternel. Vivez, repentez-vous. Je vous aime à jamais. Auprès de vous mon âme veillera, et quand viendra la Mort, la bienfaisante Mort, vous me reverrez plus pure et plus digne de vous. Lors nous

serons unis aux siècles des siècles, hors du temps et de l'espace, dans la lumière de vérité. »

Enfin le fantôme disparaît. Roland, frappé de repentir, voue sa vie au Très-Haut et se fait moine.

Sur ce texte, M. Magnard a brodé, ciselé, avec une infinie patience, une partition qui est, avant tout autre mérite, le plus merveilleux exercice d'élève très fort en contrepoint qu'on puisse imaginer. Fidèle au système wagnérien, qui unit étroitement la trame musicale et la trame poétique, elle suit constamment, pas à pas, mot par mot, geste par geste, le langage et l'action qu'elle « illustre », partant du pied gauche à la première mesure du prélude et ne s'arrêtant, pour respirer, qu'à la dernière note, sur un accord enfin parfait. Je dois dire que le souffle n'a pas manqué au compositeur pour fournir cette longue course tout d'une respiration, et qu'il a semé le long de sa route, à profusion, les plus délicates fleurs harmoniques, le travail le plus curieux de joaillerie orchestrale, et une habileté à résoudre les plus ardues problèmes techniques et à se jouer des dissonances, capable de faire pâlir M. Bruneau lui-même. Mais ce que je veux louer surtout dans l'œuvre, c'est un très réel instinct de coloriste et de musicien dramatique, qui se manifeste en plusieurs pages vraiment pittoresques de cette curieuse partition : un lever du jour, la mort d'Yolande, le désespoir de Roland, l'apparition finale. Nécessairement, ce qui manque le plus à tout cela, c'est la personnalité; la préoccupation de suivre servilement un système que son inventeur avait animé de la flamme de son génie original, est trop forte pour que l'imitation ne soit pas obsédante et excessive. On ne conçoit pas davantage comment cette forme d'art, grise et broussailleuse, si peu conforme au génie latin, qui vit de clarté et d'expansion, puisse subjuguier à ce point un musicien français. Mais l'ambition de M. Magnard n'a peut-être pas été jusqu'à vouloir faire œuvre complètement personnelle. Peut-être a-t-il désiré prouver tout d'abord, cette fois, sa science et son adresse, et jusqu'à quel point peut aller la volonté d'un musicien dans l'observation stricte d'un programme; — alors, je m'incline : il a pleinement réussi.

Le public a écouté respectueusement, non sans étonnement, presque avec impatience çà et là, mais jusqu'au bout, cette intéressante manifestation d'art, et il a eu l'intelligence de ne pas protester contre les applaudissements dont les amis de l'auteur ont, à très juste titre, salué l'œuvre à la fin. Il s'est seulement rattrapé en faisant, après cela, un énorme succès à *Cavalleria rusticana*, qu'un hasard piquant (était-ce un hasard ?) avait inscrit sur le programme de cette même soirée, à la suite d'*Yolande*.

Ajoutons que M. Magnard a trouvé dans ses interprètes, M^{lle} Chrétien et M. Seguin, assistés de M^{lle} Wolf et de M. Danlée, ainsi que dans l'orchestre, dont la tâche était particulièrement difficile, de vaillants et courageux collaborateurs.

LUCIEN SOLVAY.

